

# Roger Chekroun

En 1939, **Roger Joseph Chekroun** est un garçonnet de neuf ans, cadet d'une famille de huit enfants. Ses parents, Juifs d'Algérie, sont établis depuis 1926 à Saint-Fons (Rhône).

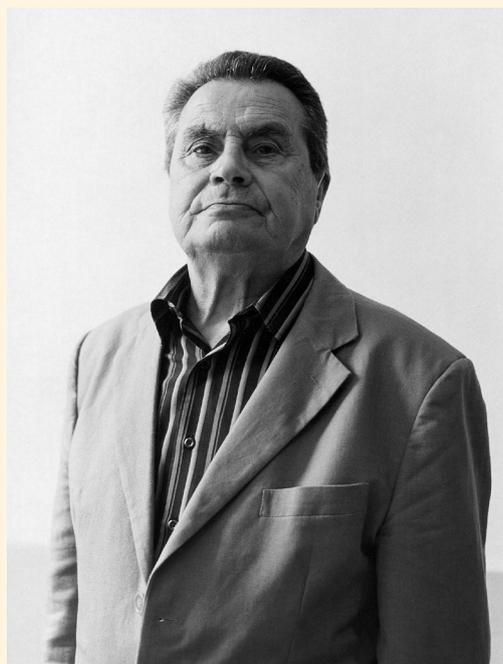
À la déclaration de guerre, ses trois frères et son père sont mobilisés. L'un des frères, fait prisonnier, réussit à s'évader. Un autre prendra plus tard le maquis pour échapper au STO. Le dernier, démobilisé, réintégrera l'usine chimique de Vénissieux où il travaillait, déclarée prioritaire pour l'économie de guerre allemande.

Roger fréquente le groupe scolaire situé place Durel à Saint-Fons. Il y obtient son diplôme d'études primaires préparatoires, avant d'entamer deux années de cours complémentaires. Mais en 1943, il doit interrompre sa scolarité en raison du numerus clausus mis en place par le gouver-

nement de Vichy, qui limite l'accès des Juifs aux études. Il entre alors à l'école d'apprentissage de la SOMUA, usine d'armement où travaille son père. Il y obtiendra un CAP d'ouvrier métallurgiste en 1946.

En 1944, les Allemands, pressentant la défaite, accentuent la répression et multiplient les rafles, fragilisant le devenir de la famille. Des initiatives sont prises dans la commune pour aider les personnes menacées : ainsi le directeur de l'usine Saint-Gobain de Saint-Fons, Auguste Matringe, met-il en sécurité certains de ses ouvriers à Saint-Pierre-la-Palud, une zone protégée par les maquis.

La sœur aînée de Roger, qui s'y est réfugiée, recueille ses parents et ses sœurs, tandis que ses frères sont dispersés. Le jeune Roger est pris en main par un professeur de l'école d'apprentissage qui le place dans une famille d'agriculteurs près de Morestel (Isère).



## Roger Chekroun

Le vide causé par la séparation d'avec sa famille, dont il est de surcroît sans nouvelles, le submerge rapidement.

En août 1944, n'y tenant plus, s'impose à lui l'absolue nécessité de retrouver les siens ; il prend le car, sac au dos, pour les rejoindre. Quelle n'est pas sa déconvenue lorsqu'il retrouve la maison familiale de Saint-Fons volets clos. Une voisine de passage lui enjoint de ne pas s'attarder sur les lieux. Une autre lui apprend incidemment la mort de son père, sans autre forme de commentaire. Il saura très vite, par la voix de l'un de ses frères, que ce père aimé a été retrouvé sans vie le 25 juillet 1944 à Sain-Bel et que ce crime proprement odieux dans son exécution est à mettre à l'actif d'un agent de la Gestapo.

Bouleversé par l'annonce du décès de son père, il décide de se réfugier chez l'un de ses frères qui vit à Lyon. Le tram qu'il emprunte pour le rejoindre est malencontreusement contrôlé par les Allemands. L'extrait de naissance et la carte d'apprentissage de la SOMUA qu'il porte sur lui le sauvent de l'arrestation et probablement aussi de la déportation.

La présence de son frère le reconforte, de même que leur décision commune de rejoindre par le train la famille réfugiée à Saint-Pierre-la-Palud. Grande est sa détresse de découvrir les siens de noir vêtus, une couleur honnie depuis.

À la Libération, la famille réintègre la maison de Saint-Fons, restée par bonheur intacte. Sa mère obtient non sans mal gain de cause pour rapatrier la dépouille de son mari du cimetière de Sain-Bel, où il a été enterré, à celui de la Mouche à Lyon.

Chacun reprend ensuite, vaille que vaille, le cours normal de son existence. Roger perfectionne son apprentissage, puis part en Israël en 1948, dont il revient un an plus tard, heureux de renouer avec ses attaches.